

Pour tant d'heureux bienfaits les muses révérees
 Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées ;
 Et leur art, attirant le culte des mortels,
 A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
 Mais enfin, l'indigence amenant la bassesse,
 Le Parnasse oublia sa première noblesse.
 Un vil amour du gain infectant les esprits,
 De mesonges grossiers souilla tous les écrits ;
 Et par-tout, enfantant mille ouvrages frivoles,
 Trafiqua du discours et vendit les paroles.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
 Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
 Fuyez ces lieux charmants qu'arrose le Permesse :
 Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
 Aux plus savants auteurs, comme aux plus grands guerriers
 Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

Mais quoi ! dans la disette une muse affamée
 Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée ;
 Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
 Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
 Goût peu d'Hélicon les douces promenades :
 Horace a bu son souf quand il voit les Ménades ;
 Et, libre du souci qui trouble Colletet,
 N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.

Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce
 Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
 Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux arts
 D'un astre favorable éprouvent les regards ;
 Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
 Fait par-tout au mérite ignorer l'indigence ?

Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons :
 Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
 Que Corneille, pour lui rallumant son audace,
 Soit encor le Corneille et du Cid et d'Horace :
 Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
 De ses héros sur lui forme tous les tableaux :
 Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
 Benserade en tous lieux amuse les ruelles :